

Ce document est extrait de la base de données  
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la  
Langue Française (InaLF)

[Le] mariage de raison [Document électronique] / Eugène Scribe

ACTE 1 SCENE 1

p384

La scène se passe au château de M De Bremont,  
dans le Lyonnais.

Le théâtre représente une salle du château de M De  
Bremont ; porte et deux croisées au fond ; deux  
portes latérales. La porte à gauche de l' acteur est  
celle de la chambre d' édouard ; auprès de cette  
porte, un guéridon sur lequel il y a une théière, une  
fasse et la soucoupe. De l' autre côté, auprès de la  
porte, une table et deux fauteuils. Au fond, à  
gauche, une psyché.

Suzette, occupée à travailler près de la table à  
droite ; Pinchon, parlant à la cantonade.

Pinchon.

Soyez donc tranquille, cousin, je ne réveillerai  
persnne, et j' attendrai qu' on soit levé. (entrant  
et apercevant Suzette.) eh ! Qu' est-ce que me disait  
donc Bertrand, mon cousin, que tout le monde  
dormait au château ? Voilà Mademoiselle Suzette  
qui est déjà sur pied.

Suzette.

C' est Monsieur Pinchon, le fermier de m le comte.

Pinchon.

Eh ! Oui, vraiment. Aujourd' hui, à cinq heures  
du matin, moi et ma femme, Madame Pinchon,  
nous étions hors du lit, parce qu' à la ferme on  
dort aussi bien qu' au château ; mais l' on dort plus  
vite, excepté le dimanche ; car on fait son dimanche.  
Mais pardon, Mademoiselle Suzette, ce sont  
là des détails de ménage. Ma petite femme m' a  
dit comme ça : " Pinchon, je vais au marché, où  
tu viendras me rejoindre. Toi, pendant ce temps-là,  
va compter avec m le comte, et lui porter le  
prix de ses fermages ; " car, afin que vous le

# **Livros Grátis**

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

sachiez, c' est aujourd' hui la toussaint.

Suzette.

Oh ! L' on sait combien vous êtes exact.

Pinchon.

C' est vrai. Au jour de l' échéance, il faut que tout soit payé ; point d' arriéré, point de retard : c' est ma femme qui m' a mis sur ce pied-là, parce que, là-dessus, Madame Pinchon n' entend pas la plaisanterie.

Air du vaudeville *du charlatanisme* .

Depuis que de payer comptant  
ma femm' m' a fait prendr' l' habitude,  
nos richess' s vont en augmentant,  
v' là c' que c' est que l' exactitude.

Suzette.

Votre femme ?

Pinchon.

Des r' mercîments :  
sur ell' n' ayez pas d' inquiétude ;  
fraîche et vermeille.

Suzette.

Et vos enfants ?

Pinchon.

Fort bien : un de plus tous les ans ;  
v' là c' que c' est que l' exactitude.

Mais vous ne venez plus à la ferme ; voilà un siècle  
qu' on ne vous y a vue.

Suzette.

Il y a tant de monde au château, que je ne l' ose  
quitter ! Voilà quinze personnes au moins qui nous

p385

arrivent de la capitale ; des belles dames, des  
jeunes gens à la mode. On va à la chasse ou à la  
pêche le matin ; on joue la comédie tous les soirs.

Hier encore il y avait un bal où l' on a dansé  
jusqu' après minuit. Enfin, c' est la ville à la  
campagne, c' est Paris au milieu du Lyonnais.

Pinchon.

Dieu ! S' amusent-ils ces parisiens ! Et c' est  
monsieur le comte qui reçoit, qui héberge tout cela.  
V' là un digne homme !

Air de l' *écu de six francs* .

C' est un brave et bon militaire,  
un honnête homme, dieu merci ;  
quand on s' mêl' d' être millionnaire,  
il faudrait l' être comme lui.

Aussi chacun l' aime à la ronde ;  
car son bras est à son pays,  
son coeur est à tous ses amis,  
et sa fortune à tout le monde.

Et son fils, not' jeune maître, c' est un gaillard  
celui-là ! Ah ! Ah !

Suzette.

Taisez-vous donc ; ne parlez pas si haut, car il  
est là ; il dort. (désignant la chambre à gauche.)

Pinchon.

Ah ! C' est la porte de sa chambre ! Est-ce qu' il  
est malade, par hasard ?

Suzette.

Eh ! Vraiment oui. Hier, il est sorti de ce bal  
avec la fièvre : et cela n' a fait qu' augmenter cette  
nuit, du moins à ce que m' a dit Bertrand, qui est  
déjà entré dans son appartement.

ça ne m' étonne pas. Avec un air si doux et si  
gentil, il paraît que c' est un diable, du moins à  
ce que m' a dit Madame Pinchon ; et quand on est  
le fils d' un général, qu' on a dix-huit ans, de la  
fortune et une jolie tournure, on fait tout ce qu' on  
veut, n' est-ce pas, Mademoiselle Suzette ? Mais  
vous-même qu' avez-vous donc ? Plus je vous regarde,  
et plus je vous trouve changée ; non pas que vous  
ne soyez toujours fraîche et bien gentille,  
mais les autres années vous étiez si gaie, si  
étourdie, toujours sautant, toujours courant ; et  
maintenant je vous vois triste et rêveuse. Est-ce  
que par hasard il vous serait survenu des chagrins ?

Suzette.

Est-il étonnant d' en avoir lorsqu' on est orpheline,  
lorsqu' on est seule au monde ?

Pinchon.

Seule ! Vous ne l' êtes pas. N' avez-vous pas été  
recueillie et élevée par madame la comtesse, auprès  
de laquelle vous étiez femme de chambre, il  
est vrai, mais qui vous a toujours traitée comme  
son enfant ; et après la mort de cette digne dame,  
son mari, à qui elle vous avait recommandée,  
n' a-t-il pas toujours eu pour vous les mêmes soins,  
la même tendresse ? Et voyez-vous, Mademoiselle  
Suzette, j' gagerais que l' intention de m le comte  
est de vous donner une dot et un époux.

Suzette.

Il serait vrai ?

Pinchon.

Tout le monde le dit dans le pays.

Suzette.

Je l' en remercie ; mais je ne tiens pas à me marier.

Pinchon.

Bah ! Madame Pinchon disait aussi comme vous,  
et maintenant demandez-lui-en des nouvelles. En  
tout cas, et si vous vous décidez, j' ai un parti à  
vous proposer, un parti auquel je pense depuis  
longtemps ; mais ma femme vous en parlera, parce  
que, dans notre ménage, c' est moi qui ai les idées  
et c' est elle qui a la parole.

(on entend une sonnette dans la chambre du fond.)

Suzette.

Tenez, tenez, c' est m le comte qui sonne son valet de chambre, qui vous dira si vous pouvez entrer.

Pinchon.

*Air : Dieu tout puissant, par qui le comestible.*

dépêchons-nous, il sortirait peut-être,  
et je m' en vais, en fermier diligent,  
à son lever, offrir à notre maître  
mes humbl' s respects, ainsi que mon argent.

(à Suzette.)

pour vous, quittez cet air triste et sévère ;  
que la gaieté vienne charmer vos jours ;  
et si l' château ne vous en offre guère,  
v' nez à la ferme, on en trouve toujours.

Ensemble.

Suzette.

Dépêchez-vous, etc.

Pinchon.

Dépêchons-nous, etc.

(Pinchon sort par le fond.)

## ACTE 1 SCENE 2

Suzette, seule.

(elle va s' asseoir sur le fauteuil auprès de la table,  
à droite.)

de la gaieté ! Ils n' ont que cela à dire ; et il a  
bien fait de s' en aller. Je ne conçois pas comment  
ils peuvent être gais ; j' ai beau faire, depuis une  
heure je suis là à travailler, et je pense à tout,  
excepté à mon ouvrage. (s' approchant de la porte à  
gauche, et écoutant.) je n' entends rien, il repose ;  
tant mieux. Dieux ! La porte s' ouvre.

## ACTE 1 SCENE 3

p386

Suzette, édouard, s' appuyant sur le bras de  
Bertrand.

Bertrand.

Ne craignez rien, mon capitaine, je suis là  
pour soutenir le corps d' armée.

Suzette, courant à lui.

Y pensez-vous, Bertrand, avec votre jambe ?

édouard, prennt le bras de Suzette.

Elle a raison. Tu aurais besoin toi-même de soutien.

Bertrand, frappant sur sa jambe.

Laissez donc, c' est aussi solide qu' une autre,  
et quand ça casse, on en a de rechange. Vous ne  
pourriez pas en dire autant.

Suzette, donnant toujours le bras à édouard, et le  
conduisant vers le fauteuil qui est à droite.

Ne vous pressez pas, et appuyez-vous sur moi.

Comment cela va-t-il ce matin ?

édouard, s' asseyant.

Mal. Je souffre horriblement.

Bertrand.

Allons donc, mon capitaine, qu' est-ce que de  
s' écouter comme une petite maîtresse ? Je vous ai  
vu marcher gaiement sous le feu du canon, et  
pour un misérable accès de fièvre, voilà que vous  
avez le frisson.

édouard.

Tu en parles bien à ton aise. Si tu avais dansé  
hier, comme moi, douze contredanses.

Bertrand.

Il est de fait que dans le moment je ne pourrais pas  
en faire autant, parce que chez moi les amours et les  
zéphirs ne battent plus que d' une aile. Mais vous,  
morbleu !

Suzette.

N' allez-vous pas le gronder parce qu' il souffre,  
et lui faire mal à la tête ?

Bertrand.

C' est juste ; je n' entends rien à tout cela.

*Air : au temps heureux de la chevalerie.*

des médecins et de la pharmacie

un bon soldat connaît peu les secrets :

est-il blessé, le schnik et l' eau-de-vie

d' une compresse ont bientôt fait les frais.

Et je m' souviens qu' souvent, à l' ambulance,

pour nous panser quand arrivait l' flacon,

(faisant le geste de boire.)

en d' dans, morbleu, je prenais l' ordonnance,

et la victoire ach' vait la guérison.

(pendant ce couplet, Suzette va s' asseoir auprès de  
la table, à la droite d' édouard.)

aussi, je vous laisse avec Mademoiselle Suzette,

parce qu' en fait de garde-malade, elle vaut mieux

que moi ; si attentive, si diligente ! Ce matin, vous

ne croiriez pas qu' elle était levée à quatre heures ?

édouard.

Il se pourrait !

Bertrand.

Peut-être plus tôt ; car, en sortant de votre

appartement, je l' ai trouvée qui m' a demandé de vos

nouvelles avec tant d' intérêt, que ça m' en a fait

peur. Je vous ai cru plus malade que vous n' étiez.

édouard.

Bonne Suzette !

Bertrand.

Vous avez raison, c' est une bonne fille ; ça ne fait pas de phrases ni d' embarras, comme toutes les femmes de chambre de ces dames, qui font tant de coquetteries dans l' antichambre, que quelquefois on se croirait au salon. Mais en revanche, c' est modeste, c' est honnête, c' est attaché à ses maîtres, c' est sage surtout ; car parmi tous ces jeunes gens, vos amis, il n' y en a pas un qui n' en soit amoureux, et qui ne coure après elle.

édouard, se levant.

Vraiment !

Bertrand.

Eh bien ! Qu' est-ce que vous faites donc ? V' là ses vertigos qui le reprennent. Je vous le laisse, Mademoiselle Suzette, tâchez de le calmer. (à part.) c' est fini, je n' y tiens plus ; elle est trop gentille. (montrant sa jambe.) et malgré les inconvénients, en avant. (Suzette passe de l' autre côté du théâtre, s' approche du guéridon et verse dans la tasse.) je vais de ce pas me consulter avec le cousin Pinchon qui vient d' arriver au château, et de là la demander à mon général, parce que, dans ce monde, il faut toujours marcher droit, autant que possible. Adieu, Mademoiselle Suzette ; adieu, mon capitaine.

(il sort.)

#### ACTE 1 SCENE 4

édouard, Suzette.

édouard.

Adieu, mon brave. En voilà un qui est bien le meilleur soldat et le plus mauvais garde-malade que je connaisse.

Suzette.

Comment vous trouvez-vous ?

édouard.

Mieux, depuis que je suis ici.

Suzette.

Eh bien ! Ne parlez pas ; je vais travailler auprès de vous, ou bien je vous lirai, si vous l' aimez mieux. (elle prend une chaise, se place à la gauche d' édouard, et se met à travailler.)

édouard.

Comme tu voudras.

Air : *ainsi que vous, je veux, mademoiselle.*

d' autre docteur il n' est pas nécessaire.

Suzette.

Je serai le vôtre aujourd' hui.

Il faut rester et tranquille, et vous taire,  
c' est mon arrêt, et je l' ordonne ainsi.

Pour vous forcer au repos, au silence,  
je reste là.

édouard.

Moyen très-incertain ;

car je suis sûr d' oublier l' ordonnance  
en regardant le médecin.

Suzette, allant prendre sur le guéridon, à gauche,  
la tasse, qu' elle présente à édouard.

Ne regardez pas, monsieur, et prenez ce que  
je vous donne.

édouard.

Eh mais ! Suzette, comme ta main tremble !

Suzette.

Oui, oui ; je craignais de renverser. (pendant  
qu' il boit.) cela vous fait du bien, n' est-ce pas ?

Cela doit vous calmer, vous rafraîchir. (au moment  
où elle veut prendre la soucoupe, édouard saisit sa  
main qu' il porte à ses lèvres.) eh mais ! Que  
faites-vous ?

édouard.

Ne m' est-il pas permis de te remercier ?

Suzette.

édouard, édouard, finissez ; vous voulez que  
je m' en aille.

(elle s' éloigne de lui, et s' avance sur le bord du  
théâtre.)

édouard, se levant et allant à elle.

Suzette, n' es-tu pas la fille adoptive de ma mère ?

N' es-tu pas ma soeur ? N' avons-nous pas été élevés  
ensemble ? Autrefois tu ne te défiais pas de mes  
caresses ; à présent elles te font de la peine.

Suzette.

à moi ? Ce ne serait rien, peu importe ; mais  
c' est à vous qu' il faut penser. Vous souffrez, vous  
êtes malade. Hier, avoir suivi cette chasse pendant  
cinq heures, et puis danser à ce bal une partie de la  
nuit. Vous n' êtes pas raisonnable ; vous ne vous  
ménagez pas, vous mourrez.

édouard.

Eh bien ! Tant mieux ; c' est ce que je veux, c' est ce  
que je désire. Ici, comme à Paris, ces folies, ces  
plaisirs extravagants auxquels je me livre, me sont  
devenus nécessaires ; j' en ai besoin pour m' étourdir,  
pour ne pas rester seul avec moi-même ; car je  
souffre trop, je suis trop malheureux.

Suzette.

Vous, malheureux ! Quelle peut en être la cause ?

édouard.

Toi seule.



Suzette.

Moi ! Grand dieu !

édouard.

Oui, Suzette ; je t' ai toujours aimée, je t' aime  
comme un insensé, comme un malheureux en délire.

Suzette, se cachant la figure avec la main.

Ah ! Monsieur, que me dites-vous là ?

édouard.

D' abord, je l' avoue, j' ai cherché à me faire aimer de  
toi ; puis j' ai rougi de mes projets : j' ai voulu te  
fuir, te traiter avec froideur, avec dureté, te  
parler comme un maître ; mais ta bonté et ta douceur  
m' ont toujours désarmé, et ce qui a achevé de  
renverser toutes mes idées, toutes mes résolutions,  
c' est que cet amour qui me dévorait, il m' a été  
facile, depuis quelque temps, de voir que tu le  
partageais.

Suzette, naïvement.

C' est vrai.

édouard.

Tu m' aimes donc, maintenant ?

Suzette.

Maintenant ! Non, ça a toujours été de même ; mais  
c' est depuis quelque temps seulement que je m' en  
suis aperçue.

édouard.

Grand dieu !

Suzette.

Mais vous, M édouard, vous ne devez pas le  
savoir ; vous devez l' ignorer. Obtenez de votre  
père que je quitte ces lieux, que je m' en aille.

édouard.

Tu veux quitter ces lieux !

Suzette.

Oui ; je ne puis pas y vivre ; je souffre trop ;  
tout m' y rappelle les bienfaits de votre mère ;  
votre état, le mien, et la distance qui nous  
sépare ; et jugez, monsieur, jugez des tourments  
que j' éprouve, lorsque je vous dirai qu' hier,  
pendant ce bal, de la première pièce dont les  
portes étaient ouvertes, je vous ai vu, dans ce  
salon qui m' est interdit, je vous ai vu toute la  
soirée danser avec Mademoiselle De Luceval.

édouard.

C' est mon père qui me l' avait ordonné.

Suzette.

Parce qu' il veut vous marier avec elle : je n' en  
puis douter ; j' en suis sûre.

édouard.

Qui te l' a dit ? Où l' as-tu vu ?

Suzette, montrant son coeur.

Là. Il est des pressentiments qui ne trompent jamais.

édouard.

Et moi je jure que jamais je ne consentirai à

une pareille union ; ou plutôt il est un moyen de  
te rassurer, et de la rendre impossible.  
Suzette.  
Quel est-il ?

p388

édouard.  
Ce n' est ici ni le lieu, ni le moment de te confier  
mes projets. Voici l' heure où l' on descend dans le  
salon, et l' on peut nous surprendre. Mais tantôt,  
après le déjeuner, ils partent tous pour la chasse,  
mon père, ainsi que ces dames. Moi, grâce à mon  
indisposition, il me sera permis de rester. Nous  
serons seuls dans la maison, je t' attends ici.  
Suzette.

Seule... ici... avec vous ? Non, édouard, ce ne  
serait pas bien ; je ne le puis.

édouard.

Tu veux donc encore ajouter à mes maux ! Tu  
veux me voir mourir, et en être la cause !

Suzette.

Que me dites-vous là ? Moi vouloir votre mort !  
C' est mal à vous d' employer un tel moyen pour  
me décider. Vous êtes le fils de ma bienfaitrice,  
vous ne pouvez pas me tromper ; je viendrai.

édouard, lui prenant la main.

Ah ! Je suis trop heureux !

Suzette, apercevant M De Bremont qui entre par  
le fond.

Ciel ! Monsieur le comte !

(elle va auprès du guéridon à gauche, comme pour y  
ranger quelque chose.)

## ACTE 1 SCENE 5

les précédents, M De Bremont.

M De Bremont.

Ah ! Ah ! édouard, vous voilà levé ! Pour un  
homme qu' on disait si malade...

édouard.

Cela va mieux, mon père.

M De Bremont.

C' est ce que je vois.

Suzette, troublée.

Oui, monsieur ; j' étais là occupée à le soigner.

M De Bremont.

C' est bien, mon enfant ; je connais ta bonté,  
ton excellent coeur. (à édouard.) édouard, vous  
verra-t-on au déjeuner ? Serez-vous de notre partie

de chasse ?

édouard.

Non, mon père, et dans ce moment même je me sens tellement faible, que je vous demanderai la permission de rentrer dans mon appartement.

M De Bremont.

Là-dessus, liberté entière. On ne doit pas contrarier un malade.

édouard, bas à Suzette.

Tu entends, Suzette ?

(il prend le bras de Suzette, qui le conduit jusqu' à la porte, et au moment où elle va entrer avec lui.)

M De Bremont, à haute voix.

Suzette, Suzette, mon fils, je crois, n' a plus besoin de tes services ; et Mademoiselle De Luceval t' attend pour l' aider dans sa toilette.

Suzette.

Oui, monsieur. (montrant l' appartement où édouard vient d' entrer.)

air d' *Aristippe* .

Mais je voulais, moi son guide ordinaire, soutenir ses pas.

M De Bremont.

Je le croi.

Il est fort beau, fort généreux, ma chère, de protéger un plus puissant que soi.

Mais au danger alors qu' il est en butte, à quoi lui sert un trop fragile appui ?

Bien rarement on empêche sa chute, et parfois on tombe avec lui.

Suzette, étonnée.

Comment, monsieur ?

M De Bremont, lui prenant les mains avec douceur.

Suzette, tu es une bonne fille que j' aime, que j' estime, que j' ai promis de protéger.

Suzette.

Ah ! Monsieur ! ...

M De Bremont.

Plus tard, et après avoir habillé Mademoiselle De Luceval, tu viendras me parler. Va, mon enfant, va d' abord à tes devoirs ; c' est l' essentiel. (Suzette sort.)

## ACTE 1 SCENE 6

M De Bremont, seul.

Oui, je m' en aperçois enfin, et j' aurais dû m' en douter plus tôt. élevés ensemble, se voyant tous les jours, ils s' aiment, peutêtre même sans le savoir, Suzette, du moins, car pour mon fils, je le connais ; il sait très-bien ce qu' il fait. C' est donc par lui qu' il faut commencer ; et quoiqu' on

dise qu' il n' y a pas de remède contre l' amour, j' en  
connais un auquel rien ne résiste, pas même... les  
grandes passions : le tout est de l' employer à temps.  
ACTE 1 SCENE 7

M De Bremont, Bertrand.

Bertrand, au fond.

Pardon, excuse, mon général.

M De Bremont.

Ah ! C' est toi, Bertrand ? Eh bien ! Que fais-tu  
donc là, immobile et l' arme au bras ? (il s' assied  
sur le fauteuil à droite.) avance à l' ordre.

Bertrand, s' avançant.

C' est que voyez-vous, mon général, je ne suis

p389

pas à mon aise, parce que j' ai quelque chose à  
vous demander.

M De Bremont.

Toi, me demander quelque chose ; tant mieux ;  
car c' est la première fois de ta vie.

Bertrand.

Il est vrai de dire, mon général, que vous ne  
m' en avez jamais laissé le emps, comme à Wagram ;  
vous savez, ce jour où les autres n' ont pas même pu  
tirer un coup de fusil : ce n' était pas mauvaise  
volonté de leur part (faisant signe de croiser la  
baïonnette) ; mais rapport à ce que nous avons  
abordé spontanément.

M De Bremont.

Eh bien ! Après ?

Bertrand.

Après : c' était pour vous dire que je suis le fils  
d' un de vos fermiers, que je suis parti conscrit,  
que je ne vous ai jamais quitté, et que je vous dois  
tout ; c' est vous qui m' avez mis au feu ; c' est vous  
qui m' avez nommé caporal, puis sergent ; c' est vous,  
mon général, qui, en Russie, et quand je tombais de  
froid, avez ôté votre manteau pour en couvrir le  
corps de votre soldat. Aussi, maintenant, quand je  
vous vois une attaque de rhumatisme, ce qui vous  
arrive tous les mois, j' aimerais mieux sentir la  
pointe de mille baïonnettes.

M De Bremont.

Eh bien ! Enfin où en veux-tu venir ?

Bertrand.

J' en veu venir à vous apprendre que je suis chez  
vous logé, nourri, hébergé, de l' argent dans ma  
poche, le verre d' eau-de-vie à discrétion, et le  
cigare à volonté : c' est ce qui fait que je n' ai

besoin de rien, et que je n' ai rien à vous demander.

M De Bremont.

Que diable me disais-tu donc tout à l' heure ?

Bertrand.

Permettez : quand je dis que je n' ai rien, c' est que j' ai quelque chose ; un bon conseil qu' il me faudrait ; mais j' aurais à reprendre cela de trop haut ; et comme je vois que vous étiez occupé...

M De Bremont.

Eh oui, morbleu ! Mais n' importe, parle toujours, puisque nous y voilà.

Bertrand.

Du tout, mon général ; j' ai bien attendu deux ans, je peux aller encore ; et puisque ma présence vous dérange.

(il veut se retirer.)

M De Bremont, le retenant.

Au contraire, tu arrives à propos, car j' ai besoin de toi.

(il se lève.)

Bertrand, revenant.

Il se pourrait, général ! Alors ne pensons plus à mon idée, et voyons la vôtre.

M De Bremont.

Je crois, en effet, que nous aurons plus tôt fini, car tu n' abordes pas les sujets de conversation aussi *spontanément* qu' autrefois les autrichiens.

Bertrand, froidement.

Aujourd' hui, je ne dis pas ; ça se peut bien, à cause de ma jambe.

M De Bremont.

Eh ! Qui diable te parle de cela ? Voici d quoi il s' agit. Mon fils ne fait rien ici, il perd son temps ; je veux l' éloigner, et je vais l' envoyer voyager en Italie, à Naples, en Grèce, s' il le faut.

Bertrand, froidement.

Comme mon général le voudra.

M De Bremont.

C' est encore un secret ; mais je veux qu' il parte, non pas demain, mais aujourd' hui, et dans quelques heures.

Bertrand.

Je ne m' y oppose pas.

M De Bremont.

Des affaires personnelles, des ordres supérieurs me retiennent en France. Il me faut auprès de lui quelqu' un en qui j' aie autant de confiance qu' en moi-même. Ce n' est pas un serviteur qu' il me faut, car Jacques et Guillaume l' accompagneront : ce que je veux avec lui, c' est un ami, et j' ai pensé à toi.

Bertrand, vivement.

Milzieux ! Mon général !

M De Bremont.

Tu acceptes donc ?

Bertrand.

C' est-à-dire, général, ça me rendra bien heureux ; ce n' est pas que, pour le moment, ça me vexé.

M De Bremont.

Et pourquoi ?

Bertrand.

Parce qu' avec l' aveu du cousin Pinchon, que je viens de consulter, j' avais des idées de mariage.

M De Bremont.

Toi, te marier !

Bertrand.

C' est le bon moment ; je n' ai plus que cela à faire.

M De Bremont.

Et c' est sur un prétexte pareil que tu me refuses !

Bertrand.

Un prétexte !

p390

M De Bremont.

Oui, morbleu ! Et si tu ne pars pas avec mon fils, c' est que tu ne m' aimes pas.

Bertrand.

Ah çà ! Général, pas de plaisanteries, ni de mots équivoques.

M De Bremont.

Je le répète : c' est que tu ne nous aimes pas.

Bertrand.

Sarpejeu ! Si ce n' était pas vous, il faudrait m' en rendre raison, et je vous montrerais bien si je vous aime, oui ou non. Mais vous le voulez, je n' aurai peut-être que cette occasion dem' acquitter envers vous. Dans une demi-heure, j' aurai dit adieu à mes amis, j' aurai fait mon sac, et je suis à vos ordres.

M De Bremont.

C' est bien, je te reconnais, et je ne doutais pas de toi ; je n' en ai jamais douté. Si je t' ai offensé, pardonne-moi.

(il lui tend la main.)

Bertrand.

Ah ! Mon général !

M De Bremont.

Je reviens dans l' instant, et je te donnerai mes dernières instructions.

(il entre dans la chambre à droite.)

ACTE 1 SCENE 8

Bertrand, puis Pinchon.

Bertrand, seul, essuyant une larme.  
Ah ! Le brave homme ! Mais c' est toujours bien désagréable de partir ainsi, au moment...  
Pinchon, entrant par la porte du fond.  
Eh bien ! Tu as vu le général ?  
Bertrand.  
Oui ; il sort d' ici.  
Pinchon.  
Et tu lui as parlé ?  
Bertrand.  
Sans doute.  
Pinchon.  
Eh bien ! Tant mieux, cousin. Tout ce que je demandais, et ma femme aussi, c' était de te voir marié. Il est si doux d' être en ménage ! Moi, avec Madame Pinchon, qui fait tout ce que je veux, je suis le plus heureux des hommes ; je suis là comme un roi.  
Bertrand.  
Morbleu ! C' t' autre qui vient de me parler d' ça au moment où je pars !  
Pinchon.  
Il se pourrait !  
Bertrand.  
*Air de Marianne .*  
Mon général me le demande ;  
pouvais-je refuser, hélas !  
Pinchon.  
Oui, ta complaisance est trop grande,  
et je dirais : " je ne veux pas. "  
Bertrand.  
Sur des soldats,  
tu ne sais pas  
c' qu' un général et l' devoir  
ont d' pouvoir :  
qu' il dis' seul' ment :  
marche... en avant !  
Fût-ce au trépas,  
on y va l' arme au bras.  
Quand d' obéir on a l' usage,  
lorsque la discipline est là,  
ça ne coûte rien.  
Pinchon.  
J' connais ça :  
c' est comm' dans mon ménage.  
Bertrand.  
Du reste, je te conterai tout cela pendant notre dîner, car nous allons dîner ensemble avant mon départ.  
Pinchon.  
Je ne demanderais pas mieux, mon ami ; mais je ne peux pas, parce que Madame Pinchon est au marché, où je dois l' aller reprendre ; et si j' y manquais, vois-tu, cela serait mal.

Bertrand.

J' en suis fâché ! Alors... je voulais te dire... il me faudra de l' argent pour mon voyage ; et comme je ne veux pas en demander à m le comte, il faut que tu m' en prêtés.

Pinchon.

Pour ça, cousin, et avec plaisir. Mais auparavant, il faut que j' en parle à Madame Pinchon, parce que si je faisais quelque chose sans la consulter...

Bertrand.

Ah çà ! Quel diable d' homme es-tu donc ? Tu ne peux rien faire sans sa permission ?

Pinchon.

C' est là le bonheur du ménage, mon ami ; c' est ce qu' il y a de plus de doux, tu le verras.

Bertrand.

à la bonne heure. Je n' ai plus qu' un service à te demander, si toutefois Madame Pinchon, ma cousine, ne s' y oppose pas. écoute, je vais partir d' ici avec M édouard. Nous allons voir les grecs.

Pinchon.

Les grecs !

Bertrand.

Oui. Je n' ai jamais servi dans ce régiment-là ; mais les grecs, vois-tu, ce sont de braves gens, des malins qui ne boudent pas. Il paraît qu' on se

p391

bat chez eux, et gaillardement ; c' est même le seul endroit, dans ce moment, où il y ait des coups à gagner ; et comme je connais M édouard, il ira en amateur.

Pinchon.

Tu crois ?

Bertrand.

Or, malgré ma jambe, tu sens bien que je ne le laisserai pas en route.

Pinchon.

Quoi ! Tu n' es pas content de ce que tu as déjà ?

Bertrand.

Non ; l' appétit vient en mangeant, comme on dit ; et si le hasard voulait... tu m' entends bien, c' est dans les possibles, je te prie de remettre cette lettre et ces papiers à la personne que tu sais bien. Ce n' est pas pour cela que je les avais pris ; mais enfin, c' est dans ces cas-là que l' on compte sur ses amis.

Pinchon.

Et tu peux compter sur moi à la vie et à la mort.

Dieux ! Pour un cousin, pour un ami, il n' y a rien que je ne puisse braver. Dis donc, je pourrai parler de cette commission-là à Madame Pinchon ; ça ne te



fâchera pas ?

Bertrand.

Du tout ; j' aurais voulu seulement l' embrasser  
avant mon départ.

Pinchon.

Eh bien ! Sois tranquille, je vais la prendre au  
marché, et de là, tous les deux, nous reviendrons  
par chez toi. Que diable, d' ici à tantôt, tu ne  
seras pas parti ; il n' est encore que... (regardant  
sa montre.) ah ! Mon dieu, onze heures ! Et pendant  
que je cause là, mes affaires ne se font pas.  
(allant à la fenêtre, à gauche.) Jean, attelle  
toujours Grisette à la carriole.

Bertrand.

Mais écoute-moi donc.

Pinchon.

Nous parlerons de cela en marchant, parce que  
ma femme va m' attendre.

Air de la valse *des comédiens* .

Depuis c' matin je suis séparé d' elle ;  
de mon absence ell' me gronde toujours.

Bertrand.

C' est un tourment qu' un amour si fidèle.  
Ce tourment-là, c' est l' bonheur de mes jours.  
Quand ell' se fâche, hélas ! Elle est si bonne !  
C' est pour mon coeur un plaisir toujours neuf ;  
et quand près d' moi j' n' entends gronder personne ?  
La peur me prend, il m' smbl' que je suis veuf.

Ensemble.

Depuis c' matin je suis séparé d' elle ;  
depuis c' matin il est séparé d' elle ;  
de mon absence ell' me gronde toujours.  
De son absence ell' le gronde toujours.  
C' est un tourment qu' un amour si fidèle ;  
mais c' tourment-là, c' est l' bonheur de mes jours.  
Mais c' tourment-là, c' est l' bonheur de ses jours.  
(ils sortent par le fond.)

## ACTE 1 SCENE 9

édouard, sortant de sa chambre ; il va à la porte  
du fond, et regarde en dehors pour s' assurer que  
Pinchon et Bertrand sont partis.

Enfin, ils s' éloignent ; j' ai vu mon père et ces  
dames monter en voiture ; tout le monde est parti,  
et, grâce au ciel, me voilà seul dans la maison.  
Sans cette maladie, que j' ai si heureusement  
imaginée, impossible de rester en tête-à-tête avec  
Suzette. Je tremble, je ne puis rester en place ;  
et ce que j' éprouve cependant a un charme  
indéfinissable. Moments d' inquiétude et d' espoir, de  
crainte et de plaisir ; moments qui précèdent un  
premier rendez-vous ! Ah ! Vous êtes plus doux

encore que tous ceux qui le suivent. J' entends du bruit, c' est elle, je la reconnais au bruit léger de ses pas, et plus encore aux attements de mon coeur ; mon sang se précipite avec violence. Quelques moments de plus, et j' y succomberais ; mais non, plus de doute, voici le bonheur, voici Suzette, courons. Ciel ! Mon père !

#### ACTE 1 SCENE 10

édouard, M De Bremont.

M De Bremont.

Eh bien ! Mon ami, comment cela va-t-il ? Je venais savoir de tes nouvelles. (le regardant.) ah ! Mon dieu ! Toi que j' avais laissé en négligé, te voilà en grande tenue.

édouard.

Oui, je me suis senti beaucoup mieux, et j' allais sortir. Mais vous, mon père, comment n' êtes-vous pas à la chasse ?

M De Bremont.

J' étais parti, je me suis senti indisposé, et j' ai préféré rester ici pour te tenir compagnie.

édouard.

Vous êtes bien bon. (à part) ô ciel ! (haut.) c' est étonnant, malgré cela, que vous qui, ce matin, vous portiez si bien, vous soyez tout à coup malade !

M De Bremont.

Il est bien plus étonnant encore, que toi qui, ce matin, étais si malade, tu te portes tout à coup aussi bien. En tout cas, l' avantage est pour toi, et j' aimerais mieux ta situation que la mienne.

p392

édouard, à part.

Oui, elle est jolie ! Je n' y tiens plus, je suis sur les épines. Allons du moins prévenir Suzette.

(il va pour sortir.)

M De Bremont.

Eh bien ! Où vas-tu donc ?

édouard.

Rien. J' allais au jardin, j' allais à la ferme de Pinchon, pour régler avec lui.

M De Bremont.

S' il en est ainsi, je t' accompagnerai.

édouard, à part.

Quel supplice !

Air : *filz imprudent, époux rebelle.*

d' une affaire qui m' intéresse  
je m' occupais...

M De Bremont.

Parlons-en sur-le-champ.

Eh quoi ! Ma demande te blesse,  
et mon aspect t' importune !

édouard, vivement.

Comment ?

Non pas, mon père, non vraiment.

(d' un air embarrassé.)

mais le motif de cette affaire...

M De Bremont, sévèrement.

Ne saurait être honorable, mon fils,  
dès qu' il vous fait redouter les avis  
et les regards de votre père.

édouard.

Quoi ! Vous pourriez supposer... je ne savais  
pas moi-même où j' allais.

M De Bremont, sévèrement.

Eh bien ! Moi, je vais te l' apprendre. Tu vas  
chercher Suzette pour retrouver ce rendez-vous  
que tu lui avais donné, et auquel elle ne viendra pas.

édouard.

ô ciel ! Qui a pu vous dire...

M De Bremont.

Suzette elle-même que je viens d' interroger, et  
qui, en fondant en larmes, m' a tout avoué.

édouard, à part, et comme anéanti.

Grand dieu !

M De Bremont, s' approchant d' édouard, et avec  
douceur.

édouard ! C' est la protégée de ta mère, c' est  
presque ta soeur ; c' est une jeune fille sans  
expérience, dont tu aurais dû être le protecteur et  
l' appui. C' est elle que tu voulais séduire !

édouard.

Mon père !

M De Bremont.

Oui, tels étaient tes desseins.

édouard.

Eh bien ! Oui, mon père. Mon seul espoir était  
de vous cacher un amour qui devait exciter votre  
colère. Mais puisque vous savez tout, et que je  
n' ai plus rien à ménager, je vous dirai que j' adore  
Suzette, que je ne puis vivre sans elle, que mon  
seul bonheur, mon seul désir est d' en faire ma femme.

M De Bremont.

L' épouser ! écoute, édouard, je ne te rappellerai  
pas ce que disent en pareils cas les oncles et les  
pères ; mais tu me connais, tu sais que rien ne me  
fait dévier de mon devoir ; et, malgré ma tendresse  
pour toi, je te déclare que, plutôt que de consentir  
à un pareil mariage, j' aimerais mieux te voir mort.

édouard.

Eh bien ! Vous serez satisfait, car si vous me refusez Suzette, si je ne puis l'obtenir, je me tuerai.

M De Bremont.

Ah ! Vous voulez vous tuer ! C' est là que je vous attendais. Eh bien ! Asseyez-vous là, monsieur, et écoutez-moi.

(ils s' asseyent.)

édouard, à part.

Que veut-il me dire ?

M De Bremont.

Autrefois, monsieur, à dix-huit ans, j' étais un fou, un extravagant comme vous. J' aimais une jeune ouvrière, qui m' adorait, et qui était aimable, et jolie... comme Suzette ; mais j' avais, par bonheur, un père sage et raisonnable... comme je le suis aujourd' hui. Je voulais aussi épouser l' objet de ma passion ; car, à votre âge, monsieur, on épouse toujours ; et comme vous (c' est l' usage) je menaçais de me tuer. Savez-vous quelle fut la réponse de mon père ?

édouard.

Non, vraiment.

M De Bremont.

Exactement celle que je viens de vous faire : " j' aime mieux te voir mort. " j' avais une mauvaise tête, et, quoique à dix-huit ans il me parût cruel de renoncer à la vie, à la gloire, à la brillante carrière qui s' ouvrait devant moi, je ne voulus point en avoir le démenti ; et un beau jour, ma maîtresse et moi, nous prîmes le dernier chapitre de Werther, une dose d' opium, et nous nous empoisonnâmes de compagnie.

édouard.

ô ciel !

M De Bremont.

Par malheur, on vint à notre secours, et par un plus grand malheur encore, mon père, en voyant un tel amour, se relâcha de ses principes, et eut la faiblesse de consentir à cette union. Un an après, nous plaidions en séparation, et j' étais le plus malheureux des hommes. Voilà, monsieur, voilà comment, la plupart du temps, commencent et finissent les mariages d' inclination.

p393

édouard.

Que m' apprenez-vous là ?

M De Bremont.

Ce que vous auriez dû toujours ignorer. Quelque temps après, je devins veuf, et cette fois je

contractai un mariage de raison. J' épousai votre mère, que j' appréciais, que j' estimais, mais que je n' adorais pas. L' amour est venu plus tard, vous le savez ; non cet amour qui tient du délire des sens, ou de l' imagination, mais cet amour véritable, cimenté par le temps, par notre bonheur mutuel, par toutes les vertus que je découvrais en elle. Cette félicité de tous les instants, cette paix intérieure du ménage, vous en avez été témoin : que ce souvenir-là vous guide ; pensez à votre mère et choisissez.

édouard.

à cela je n' ai rien à dire, sinon que votre première inclination était indigne de vous ; mais que Suzette a été recueillie, élevée par ma mère, et que les vertus qu' elle en a reçues peuvent répondre d' elle et de sa constance.

M De Bremont, se levant ; édouard se lève aussi.

Et qui me répondra de la vôtre ? Quoiqu' un père doive ignorer bien des choses, elle n' est pas la première que vous aimez, je le sais ; et quand cette première ardeur sera évaporée, que votre amour pour elle sera dissipé, il ne vous restera plus rien que le sentiment de votre faute et le regret de l' avoir commise. Ce sont ces regrets que ma prudence veut vous épargner ; et jusqu' à ce que la raison vous revienne, je saurai bien vous rendre heureux malgré vous. Dès ce soir donc vous quitterez ces lieux.

édouard.

Moi ! ... que dites-vous ?

Suzette, qui est entrée sur ces derniers mots, mais qui reste au fond du théâtre.

ô ciel ! Il va partir !

M De Bremont.

Et voici Suzette elle-même, à qui j' ai ordonné de venir ici pour recevoir vos adieux.

édouard, allant à elle.

Jamais je n' y consentirai ; et si vous me forcez à quitter Suzette, le dessein dont je vous parlais tout à l' heure je vous jure que je l' exécute à l' instant.

M De Bermont.

Malheureux !

Air du vaudeville *des scythes* .

Un pareil mot est sorti de ta bouche,  
tu veux t' armer de mes propres aveux :  
eh bien ! Ingrat, puisque rien ne te touche,  
va, laisse-moi, va mourir, tu le peux !  
D' autres que toi me fermeront les yeux.  
Par un châtement bien sévère,  
mes anciens torts aujourd' hui sont punis :  
ainsi jadis j' abandonnai mon père,  
j' ai mérité d' avoir un pareil fils,  
je devais avoir un pareil fils.

édouard, se jetant à ses pieds.

Pardon ! Pardon, mon père !

M De Bremont.

Oui, ce nom me rappelle mes devoirs, et je sais maintenant ce qu' il me reste à faire. Allez au salon retrouver ces dames ; plus tard vous connaîtrez mes ordres. Laissez-nous.

(édouard s' incline, et rentre dans la chambre à droite.)

## ACTE 1 SCENE 11

M De Bremont, Suzette.

M De Bremont.

Ainsi, et pour la première fois de sa vie, mon fils me désobéit. Vous voyez, Suzette, ce dont vous êtes cause.

Suzette.

Oui, monsieur, je vois que j' ai apporté le trouble et le désordre dans cette maison, où je n' ai reçu que des bienfaits. Mais je ne souffrirai pas que votre fils s' éloigne ; je ne veux pas que pour moi vous soyez privé de sa présence et de sa tendresse. Qu' il reste dans la maison paternelle, et moi, monsieur, chassez-moi.

M De Bremont.

Et où iras-tu ? Non, Suzette, non mon enfant, je ne suis point injuste ; si tu as des torts, ils sont involontaires, et ta conduite de ce matin, la franchise de tes aveux, suffiraient pour me les faire oublier. Je te dirai plus, je t' estime, je t' aime, et je reconnais en toi des qualités et des vertus que je voudrais voir dans la femme de mon fils. Mais je n' ai pas besoin d' ajouter qu' une pareille union est impossible, non parce que je suis noble et que tu ne l' es pas, ma noblesse date d' hier, et je ne la dois qu' à mon épée, mais je parle pour ton bonheur, pour celui d' édouard. Il est des convenances qu' on doit respecter, et la société se venge sur ceux qui osent les braver. Si mon fils épousait la femme de chambre de sa mère, dans ce monde où il voudrait t' introduire, l' opinion te repousserait, lui-même s' en apercevrait. C' est dans toi qu' il serait humilié, et bientôt il ne t' aimerait plus ; car l' amour-propre est malheureusement le premier mobile de l' amour. Alors, dédaignée par le monde, abandonnée par ton mari, il ne te resterait que moi, ma fille, que moi, qui suis bien vieux, et qui ne te consolerais pas longtemps.

Suzette.

Oui, oui, vous avez raison, je serais bien malheureuse ; mais dussé-je l' être plus encore, qu' importe ? Je serais à lui.

M De Bremont, à part, la regardant avec compassion.

Pauvre enfant, c' est toujours le même langage ; voilà comme j' étais. (haut.) tu l' aimes donc bien ?  
Suzette.

Plus que moi, plus que ma vie, mais non plus que mes devoirs.

M De Bremont.

Eh bien ! Ce sont ces devoirs que j' invoque et que je te rappellerai. Orpheline, abandonnée de tous, tu allais périr quand ma femme t' a recueillie ; elle t' a élevée comme son enfant, mais bientôt sa tendresse inquiète s' alarma de l' attachement qu' édouard te portait, et prévoyant à son lit de mort les malheurs de l' avenir, elle t' a écrit, et sa lettre, la voici.

Suzette.

Oui, c' est bien son écriture, et c' est à moi qu' elle s' adresse. (elle baise la lettre, l' ouvre, puis la lit tout bas avec émotion.) ô ciel ! Ma bienfaitrice implore ma pitié ! Elle me recommande votre bonheur et celui de son fils. (tombant aux pieds de M De Bremont.) monsieur, je suis à vos pieds ; ordonnez de moi et de mon sort.

M De Bremont, la relevant.

Suzette, Suzette, c' est moi qui te remercie ; ne parle plus de bienfaits, c' est moi qui suis maintenant ton débiteur.

Suzette.

Que dois-je faire ?

M De Bremont.

Renoncer à édouard, à ton amour

Suzette.

Je vous l' ai déjà promis.

M De Bremont.

C' est peu encore, il faut lui ôter tout espoir ; il faut te faire à toi-même un devoir de l' oublier, et pour cela, Suzette, il faut te marier, et sur-le-champ.

Suzette.

ô ciel ! (se reprenant.) je tiendrai ma parole, monsieur ; je vous obéirai.

M De Bremont.

Tu peux t' en rapporter à moi du soin de ton bonheur, du soin de te choisir un honnête homme, un galant homme.

Suzette.

Présenté par vous, cela suffit ; je l' accepterai.

M De Bremont.

Et, quant à votre avenir, quant à votre fortune...

Suzette, l' interrompant.

Ah ! Monsieur...

M De Bremont.

Pardon, je t' ai offensé : on ne paye pas de pareils sacrifices ; mais l' amitié, du moins, peut les acquitter, et la mienne est à toi pour la vie.

Suzette, se jetant dans ses bras.

Ah ! Voilà tout ce que je demande.

M De Bremont.

Allons, allons, il faut du courage ; laisse-moi, laisse-moi, mon enfant ; je vais penser à tout cela, et je compte sur toi ; j' y compte.

## ACTE 1 SCENE 12

M De Bremont, seul.

Ah ! Sans doute, il faut du courage, il en faut ; car vingt fois j' ai été tenté de l' appeler ma fille, et de lui donner mon consentement. Voilà comme on fait des folies, comme on se prépare des regrets. (s' essuyant les yeux.) allons, allons, la sensibilité ne vaut rien en pareille affaire. Ma raison, ma propre expérience, tout me dit que j' agis bien, qu' un chagrin d' un instant doit assurer leur bonheur à tous. En un mot, c' est mon devoir, et ma devise, à moi, c' est : "*fais ce que dois, advienne que pourra.*" l' important est de presser les événements, et de chercher d' abord ce mari. (il réfléchit un instant.) mais quand j' y pense ; et pourquoi pas ? Je ne connais pas au monde de plus brave homme que celui-là ; de l' honneur, de la probité, la bonté même.

## ACTE 1 SCENE 13

M De Bremont, Bertrand, en costume de voyageur, redingote bleue, chapeau militaire, et le sac sur l' épaule.

Bertrand, au fond, et portant la main à son chapeau.

Mon général, présent, avec armes et bagages, et prêt à partir au premier roulement.

M De Bremont.

J' ai changé d' idée ; tu ne partiras pas.

Bertrand, transporté de joie, mettant son sac et son chapeau sur un fauteuil, et s' approchant de M De Bremont.

Que dites-vous ? Il serait possible !

M De Bremont.

J' ai un autre service à te demander.

Bertrand.

Qu' est-ce que c' est ?

M De Bremont.



Il faut te marier.  
Bertrand.  
Me marier !  
M De Bremont.  
J' attends cela de ton attachement et de ton amitié.  
Bertrand.  
Permettez, général ; c' est autre chose.

p395

Air du vaudeville de *la somnambule* .  
Je sais c' que j' dois de r' connaissance  
à vos bontés, à vos soins généreux ;  
mais ça n' va pas jusqu' à braver la chance  
d' un hymen plus que périlleux :  
mieux vaut cent fois affronter un' batt' rie ;  
car, vous l' savez, j' vous ai voué mon bras,  
j' vous dois mon coeur, et mon sang, et ma vie ;  
mais ! Général, la tête n' en est pas.  
M De Bremont.  
Cela va sans dire ; aussi tu ne risques rien ; un  
ange de douceur et de bonté, un vrai trésor.  
Bertrand.  
C' est égal, j' ai déjà pris la liberté de vous dire  
(montrant son coeur) que la position était occupée  
par des forces supérieures ; ce qui veut dire que  
j' aime quelqu' un.  
M De Bremont.  
Quelle que soit cette personne, elle ne peut  
valoir Suzette.  
Bertrand.  
Suzette ! ... est-il possible ! ... mais c' est elle  
que j' aime, et que je n' osais vous demander.  
M De Bremont.  
Vraiment ! ... eh bien ! Il me sera doux d' assurer  
le bonheur des deux personnes que j' estime et  
que j' aime le plus au monde.  
Bertrand.  
Je n' y tiens plus ; ça m' étouffe, cela me  
suffoque ; et je n' ai qu' un regret, c' est de ne  
pouvoir me faire tuer pour vous.  
Aujourd' hui, cela ne se peut pas ; cela  
dérangerait ton mariage.  
Bertrand.  
C' est juste, vous avez raison ; mais ça se  
retrouvera, mon général, ça se retrouvera, faut  
l' espérer. Avant tout, cependant, vous m' assurez  
que Mademoiselle Suzette y consent.  
Oui, mon garçon, pourquoi pas ? Tu as trente-six  
ans, tu es jeune encore, tu es bien fait.  
Bertrand, montrant sa jambe.  
Oui, si ce n' était ce qui me manque.

M De Bremont.

Qu'importe ? C' est un malheur, et tu ne m' as jamais expliqué comment cela t' arriva il y a deux ans. Que diable ! Dans notre état, on n' a jamais vu se casser la jambe en tombant.

Bertrand.

Il est de fait que je méritais mieux que cela ; mais de ce temps-ci les boulets sont rares ; il n' y en a pas pour tout le monde. Enfin c' est toujours là ce qui me faisait trembler.

M De Bremont.

Tiens, voilà Suzette elle-même qui va te rassurer.

#### ACTE 1 SCENE 14

Les précédents ; Suzette, entrant par le fond.

Finale.

Fragment du final du deuxième acte de *la dame blanche* .

M De Bremont, allant au-devant de Suzette.

Approchez-vous, ma chère fille.

Bertrand, à part.

Dieu ! Qu' elle est aimable et gentille !

M De Bremont.

Vous m' avez promis ce matin de prendre un époux de ma main ; et le voici.

Suzette.

Grand dieu !

Bertrand, bas à M De Bremont.

Mon général, je tremble.

Je ne pourrai jamais lui plaire, ce me semble.

M De Bremont, à Suzette.

Et je ne l' aurais pas choisi.

Si j' en avais connu de plus digne que lui.

Bertrand.

Elle se tait, plus d' espérance.

M De Bremont, à Suzette.

Parlez.

Suzette, avec émotion.

Vous étiez sûr de mon obéissance.

Bertrand.

Qu' entends-je ! Quel bonheur !

(à Suzette.)

vous consentez ?

Suzette.

Oui, monsieur.

(M De Bremont fait passer Suzette auprès de Bertrand.)

ensemble.

Bertrand.

Allons, allons, je r' prends courage : eh quoi ! J' ai su toucher son coeur !

Aussi, dans notre heureux ménage,  
je ne vivrai qu' pour son bonheur.  
Qu' elle est jolie ! Et quel est mon bonheur !  
M De Bremont.

Par sa vertu, par son courage,  
de mon fils je sauve l' honneur.  
Tout va bien, et ce mariage  
de nous tous fera le bonheur.  
Suzette.

Oui, c' en est fait, l' hymen m' engage  
immolons-nous pour son bonheur ;  
allons, redoublons de courage,  
cachons le trouble de mon coeur.

#### ACTE 1 SCENE 15

Les précédents ; toutes les dames et les cavaliers  
du château ; puis édouard qui arrive après eux.

M De Bremont.

Venez, mes amis, venez tous,  
car aujourd' hui pour nous s' apprête  
nouveau plaisir, nouvelle fête.

p396

Nous signons au château le contrat d' un époux ;  
toute la compagnie à la noce est priée.  
édouard, qui vient d' entrer.

Ces époux, qui sont-ils ?

M De Bremont, lui présentant Suzette.

Voici la mariée.

Tous.

Quoi ! C' est Suzette !

édouard.

ô ciel !

Suzette.

Moi-même.

M De Bremont.

Eh ! Oui vraiment.

Faites-lui votre compliment.

(Bertrand prend Suzette par la main, et la  
présente aux dames de la société, dont elle reçoit  
les compliments.)

édouard, interdit.

Je n' y puis croire encor : quel est donc ce mystère ?

M De Bremont.

Oui, c' est elle qui l' a voulu.

(à voix basse.)

pour son honneur sachez vous taire,  
et rougissez d' avoir moins de vertu.

édouard, à part.  
Cet hymen, qui me désespère,  
n' aura pas lieu, je le promets.  
M De Bremont, de même, l' observant.  
Et moi,  
je promets de veiller sur toi.  
Ensemble.  
Bertrand.  
Allons, allons, prenons courage :  
puisque j' ai su toucher son coeur,  
je veux, dans l' hymen qui m' engage,  
ne vivre que pour son bonheur.  
Qu' elle est jolie, et quel est mon bonheur.  
M De Bremont.  
Par sa vertu, par son courage,  
de mon fils je sauve l' honneur ;  
tout va bien, et ce mariage  
de nous tous fera le bonheur.  
Suzette.  
Oui, c' en est fait, l' hymen m' engage,  
immolons-nous pour son bonheur ;  
allons, redoublons de courage,  
cachons le trouble de mon coeur.  
édouard.  
Oui, je romprai ce mariage  
qui doit me ravir le bonheur ;  
de dépit, d' amour et de rage  
je sens là tressaillir mon coeur.  
Choeur De Cavaliers Et De Dames.  
à la noce, moi, je m' engage ;  
je veux y danser de bon coeur :  
chantons cet heureux mariage,  
chantons, chantons tous leur bonheur.  
(Bertrand donne la main à Suzette, et sort avec  
elle, les dames la suivent. M De Bremont arrête  
édouard, qui voulait aussi suivre Suzette.  
édouard, accablé de douleur, se jette sur un  
fauteuil. La toile tombe.)

## ACTE 2 SCENE 1

le théâtre représente un pavillon élégamment  
décoré. Porte au fond. à la droite de l' acteur, une  
croisée garnie d' une persienne. à gauche, un  
appartement dont la porte reste toujours fermée ;  
auprès de la porte, à droite, un paravent non  
déployé.

Pinchon, Madame Pinchon.

Madame Pinchon.

Et moi je ne le veux pas.

Pinchon.

J' entends bien, ma petite femme ; aussi ce n' est  
pas moi qui le veux, c' est le général.

Madame Pinchon.

N'importe, tu ne devais pas le souffrir ; laisser partir ce brave Bertrand, qui est notre parent, notre ami. Enfin, c' est l' honneur de la famille ; c' est le seul militaire que nous ayons ; et s' il était tué, ça n' est pas toi qui le remplacerais.

Pinchon.

Ce n' est pas là ce que tu me disais il n' y a pas bien longtemps encore.

Madame Pinchon.

Mon dieu, Monsieur Pinchon, il y a temps pour tout ; et il ne s' agit pas de cela dans ce moment. Bertrand est-il parti ?

Pinchon.

Je le crois, car il a été chez lui prendre son paquet, et d' puis on ne l' a plus revu.

Madame Pinchon.

Et nous ne l' avons pas embrassé ! Nous ne lui avons seulement pas demandé s' il avait besoin de nos services !

Pinchon.

Si fait, si fait, à telles enseignes que c' est lui qui m' a demandé de l' argent ; mais je ne voulais pas sans te prévenir...

Madame Pinchon.

Est-ce que tu as besoin de mon consentement pour obliger un ami ? Faut-il être bête !

Pinchon.

Est-elle bonne ; a-t-elle un bon coeur ! Il n' y a pas une femme comme celle-là.

Madame Pinchon.

De sorte que ce matin, pendant que j' étais au marché, pendant que je m' occupais des affaires de la maison, tu n' as rien fait que des bêtises ; tu n' as pas même eu l' esprit de payer nos arrérages, et d' avoir notre quittance.

Pinchon.

Puisque dans cette famille personne ne veut d' argent. Le père dit que cela regarde son fils, parce que c' est le bien de sa mère, et qu' il est majeur ; et le fils m' a dit qu' il n' avait pas le temps,

p397

et que d' ailleurs il compterait plus tard avec toi, et qu' il t' attendrait ici, dans le pavillon.

Madame Pinchon.

Et moi, j' ai voulu que tu vinsses avec moi.

Pinchon.

Et pourquoi ?

Madame Pinchon.

Parce que... je n' ai pas besoin d' autre raison.

Je te dis... parce que.

Pinchon.

C' est juste. Fallait me le dire plus tôt.

Madame Pinchon.

C' est que ces hommes... celui-là surtout, ça ne se doute de rien, ça ne pense à rien ; et si on n' avait pas de la tête pour deux, je ne sais pas ce que deviendrait la sienne.

Pinchon.

Comment, ma femme ?

Madame Pinchon.

Tout ça, ce sont des affaires de ménage qui ne te regardent pas. Puisque Bertrand est parti, il faut au moins, en son absence, veiller à ses intérêts. As-tu vu Mademoiselle Suzette ? Lui as-tu parlé de notre cousin ?

Pinchon.

Puisque tu t' en étais chargée.

Madame Pinchon.

C' est juste ; mais ce départ-là changeait tout.

Pinchon.

Il fallait donc me le dire. Quand tu ne me dis pas le matin ce qu' il faut faire le soir, moi qui n' ai pas l' habitude de penser tout seul...

Madame Pinchon.

Allons, allons, rien n' est désespéré, je r' arrangerai tout cela.

Pinchon.

Mais c' est qu' aussi tu me grondes sans cesse.

Madame Pinchon.

*Air : un homme pour faire un tableau.*

oui, plaignez-vous, mon cher époux ;

en vérité, je suis trop bonne :

mais si j' eus des torts envers vous,

faisons la paix, je te pardonne.

Pinchon.

Voyez l' beau dédommagement ;

c' te paix-là pour toi n' est pas chère.

Madame Pinchon, tendant la joue, et lui faisant signe de l' embrasser.

C' est quelque chose cependant, que d' payer les frais de la guerre.

Pinchon.

Dieu ! Quelle femme j' ai là, quelle bonne petite femme !

(il va pour l' embrasser.)

Madame Pinchon.

Mais finissez donc, Monsieur Pinchon ; car voici m le comte.

ACTE 2 SCENE 2

Les précédents ; M De Bremont ; Suzette,  
en costume de mariée.

M De Bremont.

Bien, Suzette, très-bien ; je suis content de toi,  
mon enfant.

(au moment où M De Bremont entre avec Suzette,  
Pinchon et sa femme s' éloignent un peu vers la  
gauche du théâtre.)

Madame Pinchon.

M le comte qui donne la main à Suzette. Suzette  
en belle parure ; qu' est-ce que cela signifie ?

M De Bremont.

Cela signifie, Madame Pinchon, que Suzette  
vient de se marier.

Pinchon et Madame Pinchon.

Se marier !

M de Bremont.

à l' instant même le contrat est signé.

Madame Pinchon.

Ah ! Mon dieu ! (à son mari.) tu vois ce que tu  
as fait, ce dont tu es cause ; il est trop tard,  
maintenant.

M De Bremont.

Trop tard ! Et pourquoi ?

Madame Pinchon.

Pour lui parler de quelqu' un qui, depuis deux  
ans, l' aime comme un fou, sans oser en dire un  
mot ; et c' est moi, monsieur le comte, qui m' étais  
chargée de l' apprendre à Suzette ; car c' est bien  
l' amour le plus vrai, le plus honnête !

M De Bremont.

Je le crois ; mais il est maintenant trop tard.

Madame Pinchon, pleurant.

Hélas ! C' est vrai, elle est mariée ; je dois me  
taire : mais quand je pense à ce pauvre Bertrand !

M De Bremont.

Bertrand !

Madame Pinchon.

Eh oui ! C' est lui qui l' adorait.

M De Bremont.

Eh ! C' est lui qui vient de l' épouser.

Pinchon et Madame Pinchon.

Il serait possible !

M De Bremont.

Oui, mon enfant ; parle maintenant ; parle tant  
que tu voudras, je ne t' en empêche pas.

(Madame Pinchon et son mari passent du côté de  
Suzette, qui se trouve entre eux ; M De  
Bremont est à gauche.)

Madame Pinchon.

Que je suis contente ! Et que je lui en fasse mon  
compliment. Cette chère Suzette, la voici donc  
notre cousine. Mais comment ça s' est-il fait ? Vous  
vous en êtes donc douté, vous l' avez donc deviné ?

Car jamais ce pauvre Bertrand n' aurait pris sur

p398

lui-même... imaginez-vous que tous les soirs il venait à la ferme, et il me disait : " je n' ose pas, elle ne voudra pas de moi, elle me repoussera. " en parlant ainsi, de grosses larmes roulaient dans ses yeux ; et si vous saviez ce que c' est que de voir pleurer un militaire, ça fait mal.

Pinchon.

Et ce matin, quand il croyait partir, ces papiers qu' il m' avait confiés pour vous, et que je devais vous remettre en cas de malheur ; tout ce qu' il avait, tout ce qu' il tenait de la générosité de m le comte, c' est à vous, mademoiselle, qu' il le donnait.

Suzette.

Que me dites-vous ?

Pinchon.

Les voilà ; ça appartient maintenant, non pas à lui, non pas à vous, mais à tous les deux, ce qui vaut bien mieux, sans compter ce que fera encore m le comte ; car je suis bien sûr...

Suzette.

M Pinchon !

M De Bremont.

Il suffit, cela me regarde ; maintenant, mes amis, laissez-nous.

Madame Pinchon.

C' est que nous voulions parler à monsieur votre fils pour nos arrérages, et nous l' attendions ici.

M De Bremont.

Il n' habite plus ce pavillon, j' en ai disposé ; mais si vous voulez le voir au château, ne perdez pas de temps, dépêchez-vous, car dans deux heures il sera sur la route de Paris.

Madame Pinchon.

Eh vite ! Dépêchons-nous. Adieu, monsieur le comte ; au revoir, cousine. Je n' ai pas encore osé vous embrasser, quoique j' en aie bien envie.

Suzette.

Ah ! Madame ! Ah ! Ma cousine !

Madame Pinchon.

Quoique élevée mieux que nous, je sais que vous êtes bonne, que vous n' êtes pas fière, et vous nous permettrez de vous aimer comme nous aimons Bertrand, n' est-il pas vrai ? Eh bien ! Monsieur Pinchon, tu me laisses là, et v' là que j' m' attendris. Viens-t' en donc vite. Adieu, monsieur le comte ; adieu, Madame Bertrand.

(elle sort avec Pinchon.)



## ACTE 2 SCENE 3

M De Bremont, Suzette.

M De Bremont.

Nous sommes seuls enfin, et je puis te remercier de ton courage et de ta générosité ; tu en seras récompensée, j' aime à le croire, et Bertrand te rendra heureuse ; tu sais maintenant combien il t' aime ; et malgré cet amour, tu as vu sa soumission ; son respect, quand tu lui as dit que tu désirais me parler, rester seule avec moi.

Suzette.

Ah ! Je lui en sais gré ; ce que vous m' avez dit, ce que je viens d' entendre, tout cela me rassure. Je pense, comme vous, que Bertrand est un honnête homme ; je désire l' aimer, j' y ferai tout mon possible.

M De Bremont.

Et tu y parviendras. (après un instant de silence.)  
je vais partir, Suzette, et j' emmène avec moi mon fils.

Suzette fait un mouvement et se reprend.

Ah ! Tant mieux.

M De Bremont.

Il n' a pas assisté à ton mariage.

Suzette.

Je l' en remercie.

M De Bremont.

Ce remerciement-là, je le garde pour moi ; car j' avais eu soin de l' enfermer à la clef, et je viens seulement tout à l' heure de lui rendre la liberté. Je donne à Bertrand et à toi, Suzette, ce pavillon qui est à l' extrémité de mon parc, et les trente arpents qui en dépendent : c' est bien peu, j' en conviens ; mais j' ai craint que si l' on se doutait déjà de l' amour de mon fils, un présent plus considérable ne confirmât les soupçons ; et avant de songer à la fortune de ton mari, j' ai songé d' abord à son honneur, à son repos : plus tard, je verrai.

Suzette.

Ah ! Monsieur le comte, c' est déjà trop ; et par une telle générosité, c' est porter préjudice à votre fils.

M De Bremont.

Que ta délicatesse se rassure, je lui ai montré cet acte ; il l' a eu entre les mains, et c' est lui qui l' a signé et cacheté ; tu peux donc l' accepter, et sans scrupule. (il présente le paquet cacheté à Suzette, qui le prend.) adieu, je te laisse chez toi, et avec ton mari.

(il sort.)

## ACTE 2 SCENE 4

Suzette, seule.

Mon mari ! Je suis donc mariée ? Je ne puis le croire encore ; et avec qui ? Pauvre Bertrand ! M'aimer depuis deux ans sans me l'avouer, sans me le dire ! Et comment ne m'en suis-je jamais aperçue ? Ah ! C'est que mon coeur et mes yeux n'étaient pas là. Pourvu qu'il n'ait pas de soupçons, pourvu

p399

qu'il ne se doute pas de l'amour d'éouard. Heureusement notre jeune maître s'éloigne, et je veux tout oublier, oui tout, (regardant le papier) excepté ses bienfaits. Que je voie encore son écriture, et ce sera la dernière fois ; oui, je le jure, la dernière fois que je penserai à lui. Voici donc cet acte... ô ciel ! Une lettre de lui ! (la lisant à la hâte.) " tu es mariée, et je n'ai pu l'empêcher ; mais si mon bonheur, si mes jours te sont chers, il faut qu'avant mon départ je te voie, ne fût-ce que cinq minutes. " (s'interrompant.) qui ? Moi ! Jamais ! (lisant.) " si tu consens, si je puis me présenter à tes yeux, ouvre le volet du pavillon. Si tu me refuses, songe que je suis là, sous ta fenêtre ; que le fer est dirigé contre mon sein, et que j'attends de toi la vie ou la mort : prononce. " -ah ! Le malheureux ! Il le ferait comme il le dit ! Et c'est moi qui l'immolerais ! Non, quoi qu'il arrive ! ... (elle court à la fenêtre dont elle ouvre le volet.) on vient ; est-ce déjà lui ? Non, c'est Bertrand ; c'est mon mari.

## ACTE 2 SCENE 5

Suzette, Bertrand, en habit militaire.

Bertrand, se tenant près de la porte.

ça vous dérange-t-il, Mademoiselle Suzette ?

Suzette.

Moi, Monsieur Bertrand ! Non sans doute.

Bertrand.

C'est que je voudrais vous parler un instant.

(à part t s'avançant.) elle est encore plus jolie comme ça ; et dire qu'elle est ma femme, qu'elle est à moi... c'est égal, il me semble que je n'oserai jamais l'appeler Madame Bertrand.

Suzette.

Eh bien ! Que me voulez-vous ?

Bertrand.

Ce que je veux toujours, vous voir ! Car vous ne vous doutez pas, Mademoiselle Suzette... ; et vous ne croiriez pas que depuis deux ans...

Suzette.

Si Monsieur Bertrand, je le sais ; je l' ai appris par vos amis, M et Madame Pinchon, par m le comte. C' est par eux que je connais toutes les vertus qui vous rendent dignes d' estime et d' affection.

Bertrand.

Ils ont parlé pour moi ! C' est donc ça ; et je comprends maintenant... ; car je me doutais bien que ce n' était pas pour moi-même. (regardant sa jambe.) je me connais, Mademoiselle Suzette ; quoique, du reste, je sois aussi bon soldat qu' un autre... v' là toujours c' qui m' empêchait d' avancer et de me mettre en ligne ; aussi, quand je vous vois, et que je me regarde, je me dis qu' il faut que vous soyez bien bonne. Je me dis que je suis trop heureux ; et c' est ce bonheur-là, Mademoiselle Suzette, dont je viens, d' abord, vous demander pardon.

Suzette.

Comment ?

Bertrand.

Oui, sans doute, quand m le comte m' a appris cette nouvelle-là, ça m' a fait l' effet d' un boulet de canon, et j' ai accepté, sans savoir ce que je faisais, parce que, voyez-vous, Mademoiselle Suzette, un boulet de canon ça vous étourdit, on n' y voit que du feu. C' est égal, on avance toujours. Mais quand j' ai été revenu du coup et de ma première surprise, je me suis dit : " faut au moins consulter Mademoiselle Suzette, et lui donner le temps de se reconnaître. " je voulais donc vous proposer de différer de quelques jours, de quelques semaines, non pas qu' ça me coûte diablement, mais quand depuis deux ans on attend, on commence à s' y habituer.

Suzette.

Eh bien ! Qui vous a empêché d' effectuer ce projet dont mon coeur eût été bien reconnaissant ?

Bertrand.

Ce qui m' en a empêché ? Une lettre anonyme, par laquelle on me fait à savoir les expressions suivantes : " si tu épouses Suzette aujourd' hui, si tu ne diffères pas ce mariage, tremble pour tes jours. " trembler ! Je ne connais pas ça, et cette épître-là, c' est la cause que je me suis marié sur-le-champ.

Suzette.

Et si l' on exécutait une pareille menace ?

Bertrand.

Qu' est-ce que ça me fait ? Vous valez bien la

peine que l' on risque quelque chose ; mais soyez tranquille, je les connais, ils ne bougeront pas.

Suzette.

Oh ciel ! Est-ce que vous vous doutez de la personne qui a pu vous écrire cette lettre ?

(elle s' approche de la fenêtre qu' elle avait ouverte, et la referme doucement.)

Bertrand.

Parbleu ! C' est quelques-uns de ces beaux messieurs de Paris, de ces élégants qui habitent le château ; car vingt fois je l' ai vu de mes propres yeux. Ils vous aiment tous ; oui, tous, excepté m le comte et son fils : ceux-là, c' est différent, ce sont de braves gens, à qui je vous confierais sans crainte, parce que c' est l' honneur et la probité mêmes, et après vous, Mademoiselle Suzette, mon sang est à eux.

p400

Suzette.

ô ciel !

Bertrand.

Qu' avez-vous ?

Suzette.

Rien ; je ne me sens pas bien.

Bertrand.

Milzieux ! Seriez-vous indisposée ? Peut-être qu' en ouvrant ce volet...

(il va vers la fenêtre.)

Suzette, le retenant.

Non ; gardez-vous-en bien ; cela se passera ; c' est le trouble, l' émotion.

Bertrand.

Je comprends, Mademoiselle Suzette, je comprends cela, parce que, dans un jour comme celui-ci, un mari ça effraye toujours, surtout quand il est fait comme moi ; mais tout ce que je vous demande, c' est de me parler avec franchise.

Suzette.

Je vous le promets.

Bertrand.

Est-ce que, par hasard, vous m' aimiez ?

Suzette.

Non, pas encore.

Bertrand.

C' est ce que je me disais ; je m' en doutais bien d' abord, vous ne pouvez pas m' aimer comme je vous aime ; ça n' est pas possible, et je ne suis pas assez exigeant pour cela. De sorte qu' en m' épousant aujourd' hui, ce n' était donc que par amitié, par raison ?

Suzette.

Oui, Monsieur Bertrand.

Bertrand.

Eh bien ! Vous n' en avez que plus de mérite à mes yeux. Je vous dois encore plus de reconnaissance que je ne croyais. Vous, si jeune et si jolie, que les amants et la séduction entourent de tous côtés, comme une brave et honnête fille, vous avez préféré un sort pauvre, mais honorable. Vous n' avez pas craint d' épouser un soldat. Eh bien ! Ce soldat vous en récompensera ; sa vie entière sera employée à vous en remercier, à vous rendre heureuse. Que je meure, milzieux ! Si jamais je vous cause un seul chagrin, ou si je vous coûte une seule larme. Et d' abord, je n' ai pas besoin de vous le dire, je ne suis rien ici. Vous êtes la reine, la maîtresse ; ordonnez, commandez ; je n' ai plus maintenant d' autre colonel que vous. Ce beau pavillon que nous a donné m le comte, la pension qu' il me fait, les deux cent cinquante francs de ma croix d' honneur, c' est à vous, je vous les abandonne.

*Air de la sentinelle .*

Pour la parure et pour l' air élégant,  
je veux qu' ma femme éclips' toutes les autres ;  
que j' suis heureux ! C' ruban teint de mon sang  
va me servir pour acheter les vôtres  
avec orgueil j' verrai ce front brillant  
paré des dons que j' tiens de la victoire ;  
et je n' pourrai plus maintenant  
penser à mon bonheur présent,  
sans m' rappeler mon ancienn' gloire.

Ainsi v' là qui est décidé. Dans les bals, dans les fêtes de villages, on nous verra toujours ensemble ; moi, par état, vous vous en doutez d' avance, je ne serai pas volage, je n' courrai pas après d' autre, je serai toujours à mon poste, auprès de vous, à vos côtés, non pour vous contraindre ni pour vous gêner dans vos plaisirs : faites comme si je n' y étais pas ; seulement, quand vous aurez besoin d' appui, étendez la main, et rappelez-vous que je suis là.

Suzette.

Ah ! Monsieur, que de bontés !

Bertrand.

Tout ce que j' attends de vous c' est votre estime, votre amitié. Laissez-vous être heureuse, laissez-vous être aimée, et un jour ça vous gagnera peut-être. Vous vous direz : " ce pauvre Bertrand ! J' n' ai pas de meilleur ami au monde, il m' aiment ! Il ne faut pas être ingrate. " et vous qui avez si bon coeur, qui sait jusqu' où la reconnaissance peut vous mener ! C' est là-dessus que je compte, Mademoiselle Suzette ; et en attendant ce moment-là, comme je me rappelle votre effroi, votre crainte de tout à l' heure, je veux avant tout vous rassurer, et vous

prouver qu' il n' y a point de sacrifice que je ne fasse pour vous.

Suzette.

Que voulez-vous dire ?

Bertrand.

Que m le comte nous a fait cadeau de ce pavillon, qu' il avait fait arranger comme pour lui-même ; ce qui fait un assez joli bivouac ; quand je dis un bivouac, c' est-à-dire qu' il y a là deux appartements, qui sont les nôtres et qui communiquent ensemble ; en voici la clef ; je vous la donne, mamzelle Suzette ; et, sans jamais vous en rien dire, j' attendrai que vous m' aimiez assez pour me la rendre.

*Air : amis, voici la riante semaine.*

nous attendons ce soir tout le village,  
et je vais tout disposer pour le bal ;  
car vous dans' rez : ce doit êtr' de votre âge.

Suzette.

Eh quoi ! Sans vous ?

Bertrand.

Sans moi, ça m' est égal.

Seul' ment, ce soir, sans rien dire, en silence,  
derrière vous je compte me placer :

j' suivrai vos pas, et j' aurai, si je n' danse,  
j' aurai du moins l' plaisir d' vous voir danser.  
(il sort.)

## ACTE 2 SCENE 6

p401

Suzette, seule.

Ah ! L' honnête homme ! Que je voudrais l' aimer !  
Et combien il le mérite ! Pourquoi, hélas ! ça ne dépend-il pas de moi ? Pourquoi une autre image, que je voudrais... et que je ne puis bannir, est-elle toujours là, au fond de mon coeur ! Mais je saurai du moins l' éloigner de mes yeux ; je ferai mon devoir, je répondrai à la confiance de Bertrand ; et, quoi qu' il arrive, je ne verrai plus M édouard.  
(en ce moment édouard paraît à la croisée du pavillon.)

ô ciel ! C' est lui !

## ACTE 2 SCENE 7

Suzette ; édouard, à la croisée.

édouard.

Suzette, est-il parti ?

Suzette.

Monsieur, que venez-vous faire en ces lieux ?

Me perdre !

édouard, courant auprès de Suzette.

Non ; mais je viens réclamer mes droits, ces droits que leur perfidie essaie en vain de m' enlever. Car tu étais à moi, tu m' appartiens par ton amour ; je t' ai épargnée, je t' ai respectée ; et quand je pense qu' aujourd' hui même un autre obtiendra un prix qui n' était dû qu' à moi ; que ce Bertrand auquel on t' a sacrifiée...

Suzette.

Monsieur...

édouard.

Cette idée seule fait bouillir mon sang dans mes veines.

Suzette.

Celui que j' ai épousé mérite mon estime, la vôtre ; et c' est pour être digne de lui que je ne dois pas vous écouter plus longtemps. Laissez-moi.

édouard.

Moi ! Te laisser ! Non. Quelque malheur, quelque danger qui me menace, je reste en ces lieux ; rien ne pourra m' en arracher.

Suzette.

Quoi ! Pas même l' idée de compromettre mon bonheur ou ma réputation ! Ah ! Monsieur ! Quelle différence ! Ce n' est pas là ce que je viens d' entendre.

édouard.

C' est que personne ne t' a jamais aimée comme je t' aime. Et quels sont ces devoirs qu' on t' a imposés malgré toi, malgré ton coeur ? Sont-ils plus sacrés que les promesses que tu m' as faites ? Oui, Suzette, c' est moi qui ai reçu tes serments ; c' est moi qui suis ton amant, ton mari. Viens, fuyons ; suis-moi si tu m' aimes.

(il veut l' entraîner.)

Suzette, s' arrachant de ses bras.

Jamais ! Vous êtes sans pitié pour moi, je le serai pour vous. ô ciel ! J' entends du bruit, on vient, éloignez-vous.

édouard.

Non, je reste.

Suzette.

Par grâce ! Par pitié ! Si ce n' est pas pour moi, que ce soit pour lui, pour son repos. J' en appelle à votre honneur, à votre amour ; partez à l' instant, ou je croirai que vous ne m' avez jamais aimée.

édouard.

Tu le veux, je m' éloigne. (s' approchant de la croisée, et se retirant aussitôt.) Bertrand est

sous cette fenêtre, qui donne des ordres à des ouvriers.

Suzette, montrant la porte du fond.

Eh bien ! Descendez vite par cet escalier.

édouard, entendant parler de dehors.

Impossible ! C' est la fermière, c' est Madame

Pinchon ! Que diable vient-elle faire ici ? Ne

crains rien, Suzette, je serai prudent.

(il se cache derrière le paravent, et le referme sur lui.)

Suzette.

ô mon dieu ! Vous me punissez de l' avoir écouté.

## ACTE 2 SCENE 8

édouard, au fond, caché derrière le paravent ;

Suzette, Madame Pinchon.

Madame Pinchon, en dehors, parlant à la cantonade.

Comment donc, messieurs, avec plaisir. Cette contredanse-là et les autres. Pour valser, c' est différent, impossible. Non pas que M Pinchon soit jaloux ; mais je me dois à moi-même, je ne peux pas me permettre..., parce qu' avec des jeunes gens de Paris la tête tourne si vite. (apercevant Suzette.) ah ! Cousine, vous voilà ; que faites-vous donc seule ? Un jour de noce, cela n' est pas convenable. Est-ce que vous n' avez pas vu les apprêts du bal ?

Suzette, troublée.

Si, si vraiment.

Madame Pinchon.

Ce que vous ne savez pas, ou plutôt ce que tu ne sais pas, parce qu' entre cousines on peut se tutoyer, les dames du château y viendront, les jeunes gens aussi. Je suis invitée pour toutes les contredanses ; et comme ce sera joli, des guirlandes de fleurs, un orchestre magnifique ! C' est Bertrand qui arrange tout cela ; il est partout, il se donne un mal qui le rend si heureux ! Parce qu' avec lui, je le connais, ce sera toujours comme ça. Pour lui la peine, et pour toi le plaisir : et vois-tu, cousine, ce n' est pas parce qu' il est de

p402

ma famille, mais tu ne pouvais choisir un meilleur mari.

Suzette, se tournant du côté du paravent.

Je le crois ; aussi je l' aime beaucoup.



Madame Pinchon.

C'est-à-dire, tu l'aimes... tu l'aimes... tu n'en es pas folle.

Suzette.

Que dites-vous ?

Madame Pinchon.

Tu ne l'aimes pas... d'amour ; c'est bien aisé à voir, et je m'en suis aperçue au premier coup d'oeil ; mais il n'y a pas de mal, c'est ce qu'il faut : ça n'en ira que mieux.

Suzette.

Comment, Madame Pinchon ?

Madame Pinchon.

Entre femmes, entre cousines, on peut tout se dire ; et je t'avouerai que moi aussi, quand je me suis mariée, je n'avais pas d'amour pour M Pinchon.

Oh ! Mon dieu, pas un brin ; et d'un autre côté je ne manquais pas d'amoureux, et de bien gentils.

Mais les amoureux, vois-tu bien, ça n'est que pour durer un instant ; les maris, ça dure toujours. Il faut donc, en fait d'ça, choisir du bon et du solide, parce qu'une fois pris, on ne peut plus en changer, et c'est ce que j'ai fait. M Pinchon

n'était pas un élégant, mais c'était un brave garçon ; c'était surtout un bon caractère ; j'ai son amour, sa confiance, c'est moi qui commande, qui ordonne, qui fais tout dans la maison ; chaque jour je me félicite d'avoir un si bon mari. Eh bien !

Bertrand vaut encore mieux, si c'est possible.

Suzette.

N'est-il pas vrai ?

Madame Pinchon.

Il a autant de bonnes qualités, et plus de mérite encore, plus de considération ; c'est un brave militaire, c'est l'honneur du pays, et jamais on ne s'avisait de manquer à lui et aux siens. Faut voir seulement quand il passe dans le village, comme tout le monde met la main à son chapeau, en disant :

" c'est M Bertrand. " et l'autre jour, à la ville, où je lui donnais le bras, comme les factionnaires lui portaient les armes ! Comme j'étais fière, en disant : " c'est mon cousin ! " eh bien ! Toi, tu diras : " c'est mon mari ! " et chez toi, dans ton intérieur, en voyant combien il te rend heureuse, tu feras comme moi ; cet amour, que tu n'avais pas, viendra peu à peu, peu à peu.

Air : *t' en souviens-tu ?*

dans mon ménage, et sans l'vouloir peut-être, je fais parfois enrager mon mari ;

et si pourtant l' moindr' danger pouvait naître, sans hésiter, j' donn' rais mes jours pour lui.

Car je lui dois c' bonheur que rien n' rachète, mes deux garçons, ma fille... et dans queuq' temps, ainsi que moi tu le sauras, Suzette,

on aim' toujours le pèr' de ses enfants.  
édouard, entr' ouvrant le paravent.  
Maudite femme ! Elle ne s' en ira pas.  
Suzette, réfléchissant.  
Comment, cousine, répète-moi ça, je t' en prie.  
Madame Pinchon.  
à la bonne heure, voilà que tu me tutoies aussi.  
Suzette.  
Tu n' aimais pas ton mari ?  
Madame Pinchon.  
Demande-lui plutôt.  
Suzette.  
Mais au moins tu n' en aimais pas un autre, tu  
n' aimais personne.  
Madame Pinchon.  
Eh ! Eh ! Je ne voudrais pas en jurer.  
*Air : ce que j' éprouve en vous voyant.*  
c' est mon secret : j' veux bien tout bas  
t' en faire ici la confidence ;  
mais surtout garde le silence,  
car Pinchon ne s' en doute pas,  
mon mari ne s' en doute pas.  
Vois-tu bien, en pareille affaire,  
sur l' passé n' faut pas revenir,  
on n' pouvait pas le garantir :  
c' est déjà bien assez, ma chère,  
de répondre de l' avenir.  
Je crois donc que j' aimais un jeune homme bien  
gentil ; seize ans tout au plus.  
Suzette.  
Quelqu' un du village.  
Madame Pinchon.  
Mieux que cela ; quelqu' un du château. Tu ne  
le diras à personne ; le fils de monsieur le comte,  
M édouard.  
(édouard, qui avait avancé sa tête hors du paravent,  
la retire vivement.)  
Suzette, à part.  
ô ciel ! Comme moi ! Et je ne m' en suis pas  
aperçue. (haut, et avec émotion.) et lui ne t' aimait  
pas ?  
Madame Pinchon.  
Au contraire ; comme un fou, à en perdre la  
tête. Il me poursuivait partout ; il me disait qu' il  
n' avait jamais éprouvé d' amour pareil.  
Suzette, à part.  
Comme moi.  
Madame Pinchon.  
Et qu' il m' aimerait toujours ; et puis il pleurait,  
il se désespérait, et se jetait à mes pieds.  
Suzette, à part.  
Comme aujourd' hui.  
Madame Pinchon.  
Et un jour enfin... ; je ne sais plus au juste ce

qu' il me demandait ; car il demandait toujours, et

p403

il était très-exigeant : il s' écria que si je le refusais, il allait se tuer.

Suzette, à part.

ô ciel ! Comme tout à l' heure. (haut.) et qu' en est-il arrivé ?

Madame Pinchon.

Je n' en sais rien. Je me suis enfuie tout effrayée, parce que j' ai toujours eu peur des armes à feu ; mais ce que je sais, c' est que j' ai épousé M Pinchon, et qu' il n' en est pas mort.

Suzette, avec douleur.

Il te trompait donc ?

Madame Pinchon.

Lui ! ... oh ! Mon dieu, non ! Le pauvre garçon était de bonne foi, et il m' aimait autant qu' il pouvait aimer. D' abord j' étais sa première inclination ; mais ça ne pouvait nous mener à rien ; il ne pouvait pas m' épouser : il a pris son parti, et moi le mien. Il s' est consolé : c' est ce qui arrive toujours.

Suzette.

Tu crois !

Madame Pinchon.

Par exemple, une chose dont je suis bien sûre, c' est que depuis il m' est resté fidèle. Il ne me rencontre pas de fois qu' il ne me dise des mots de tendresse... sans conséquence.

Suzette.

Comment ! Il oserait...

Madame Pinchon.

Avant hier encore, il a couru après moi dans le jardin ; il m' a embrassée..., toujours sans conséquence. Mais ce matin, il voulait que je vinsse dans ce pavillon pour régler les comptes de la ferme, et ce Pinchon qui le voulait aussi ; mais ça, c' est différent.

Air : *de sommeiller encor, ma chère.*

on ne sait pas, dit la prudence,  
ce qui peut arriver ; aussi

j' ai refusé par prévoyance,

non pour moi, mais pour mon mari.

Pauvre garçon, lorsque j' y pense,

si jamais il était trahi...

je l' aime tant, qu' en conscience,

ça m' f' rait trop de peine pour lui ;

parce que, vrai..., il ne mérite pas ça ; et tiens,

tiens, le voilà, ce brave et honnête homme.

(Suzette et Madame Pinchon vont au-devant de

Pinchon, qui entre en ce moment.)  
édouard, ouvrant le paravent et apercevant Pinchon.  
Allons, encore un autre ; impossible de s' en  
aller ; ils me feront rester là jusqu' au soir.  
(il se cache derrière le paravent.)

## ACTE 2 SCENE 9

les précédents, Pinchon.

Pinchon.

C' est ça ; vous êtes là à causer tous les deux,  
et vous ne savez pas ce qui arrive.

Madame Pinchon.

Qu' est-ce donc ?

Pinchon.

Monsieur édouard qui est perdu... dis donc,  
ma femme, tu ne sais pas où est notre jeune maître ?  
(Suzette se retire vers le fond, auprès de la porte  
de l' appartement à gauche.)

Madame Pinchon.

C' te question ! Est-ce que tu me l' avais donné  
à garder ? Mais comme te voilà fait ! Comme ta  
cravate est arrangée !

(elle la lui arrange.)

Pinchon.

Dame, tu n' étais pas là pour me la mettre. Je te  
disais donc qu' on ne trouve pas Monsieur édouard  
au château ; et Bertrand, qui déjà ne l' a pas vu à  
sa noce, est inquiet de lui, et le cherche partout  
pour lui présenter sa femme, parce qu' il veut que  
ce soit lui qui tantôt ouvre le bal, et c' est trop  
juste.

Suzette.

Ah, mon dieu !

Madame Pinchon, à Suzette.

Hé bien ! Qu' as-tu donc ? Comme te voilà pâle !

Suzette.

Oui, je souffre, je souffre beaucoup ; mais je  
te remercie : je vous remercie tous deux : nous  
ne nous quitterons plus ; vous seuls êtes mes  
véritables amis.

Pinchon.

Eh ! Mais sans doute, vous et votre mari ; cela  
va sans dire, car les amis de ma femme sont  
toujours les miens.

Madame Pinchon.

N' est-ce pas ? Tu vois que je l' élève dans les  
bons principes.

Suzette.

Venez, venez ; sortons de ces lieux ; allons  
retrouver tout le monde.

Pinchon.

C' est ça. Allez toutes les deux ; moi, je reste

ici, parce que j' attends Bertrand, qui doit venir  
m' y retrouver.  
Suzette, à part.  
Grands dieux ! (haut.) je reste alors ; je reste  
aussi. (à part.) que devenir, et comment le  
renvoyer ?  
(elle passe du côté du paravent.)  
Pinchon, examinant l' intérieur du pavillon.  
Savez-vous que c' est gentil ce pavillon ? C' est

p404

joliment décoré ! C' est donc là le présent  
de noces de monsieur le comte ? ça et les trente  
arpents qui en dépendent ?  
Madame Pinchon.  
Oui, sans doute.  
Pinchon, passant entre les deux femmes.  
Et rien avec ? Rien de plus ?  
Suzette, avec impatience.  
Non, vraiment.  
Pinchon.  
Eh bien ! Ce n' est guère, et je croyais qu' à  
cause de Bertrand, il ferait mieux les choses,  
parce que certainement, après ce qu' il lui doit,  
après ce dont j' ai été le témoin...  
Madame Pinchon.  
Quoi ! Qu' est-ce que c' est ? Qu' est-ce que tu as  
vu ?  
Rien, rien, Madame Pinchon ; c' est quelque  
chose qui nous regarde, nous autres hommes ;  
quelque chose que je sais.  
Madame Pinchon.  
Et comment alors se fait-il que je ne le sache  
pas ? Tu as donc des secrets pour moi ? J' n' ai  
donc plus ta confiance ?  
Mais si, Madame Pinchon ; mais ce n' est pas  
mon secret, c' est celui de Bertrand.  
Madame Pinchon, montrant Suzette.  
Eh bien, alors, voilà sa femme qui a le droit  
de le connaître, parce que certainement tu ne  
voudrais pas troubler leur ménage. Il faut donc  
qu' elle sache tout, et moi aussi.  
Mais, ma femme...  
Madame Pinchon.  
C' est dans l' ordre, c' est convenable.  
Pinchon.  
Mais je te dis...  
Madame Pinchon.  
Et puis, je le veux.  
Alors, si c' est comme ça, je vais te le dire,  
mais Bertrand se fâchera.

Madame Pinchon.

ça nous regarde ; va toujours.

Pinchon.

C' est donc, il y a deux ans, quand j' ai été à Strasbourg pour la succession de ton oncle ; Monsieur édouard y était en garnison, et Bertrand y était parti quelques jours après pour le rejoindre, parce que monsieur le comte lui avait dit : " ne quitte pas mon fils, veille sur lui ; je te le confie. " je vois donc, un matin, Bertrand entrer dans mon auberge pâle et défait. " j' arrive, me dit-il ; je viens, dans un café, d' en apprendre de belles : demain monsieur le comte n' aura plus de fils. "

(pendant le récit de Pinchon, édouard se montre hors du paravent, et écoute avec la plus grande attention.)

Suzette.

ô ciel !

Pinchon.

Oui, mademoiselle, Monsieur édouard devait se battre le lendemain avec un monsieur de la ville, un monsieur qui avait déjà eu quinze duels, qui n' avait jamais manqué son homme, et qui était toujours sûr de son coup ; et tout cela pour une petite danseuse à qui, depuis deux ans, Monsieur édouard faisait la cour.

(édouard, en ce moment, se retire encore derrière le paravent.)

Madame Pinchon.

Depuis deux ans ! Quelle indignité ! C' était de mon temps.

Pinchon.

Quoi ! Qu' est-ce que c' est ?

Madame Pinchon.

ça ne te regarde pas ; va toujours, et achève ton récit.

Pinchon.

" Pinchon, me dit Bertrand, ce duel a lieu demain matin : il faut l' empêcher aujourd' hui, et sans qu' on le sache, parce que ça ferait du tort à notre jeune maître. Par bonheur, ni lui ni personne ne connaît encore mon arrivée à Strasbourg : j' aurai besoin de toi. Attends-moi là ; je reviens dans une heure. "

Madame Pinchon.

Hé bien ?

Pinchon.

Hé bien ! Savez-vous ce qu' il fait pendant ce temps-là ? Il se rend au café où se tenait ce grand monsieur, le regarde de travers, lui marche sur le pied, en reçoit un soufflet, et revient tout triomphant. " maintenant, me dit-il, partons ; c' est mon affaire ; ça me regarde ; c' est toi qui

seras mon témoin. "

Madame Pinchon.

Toi, Pinchon !

Pinchon.

Moi-même ; et je tremble encore d' y penser.

Dieu, ma femme, que c' est terrible un duel !

Air : *ces postillons.*

à trente pas l' un sur l' autre on s' avance,  
et Bertrand marchait tout joyeux,  
en fredonnant un petit air d' romance,  
quand retentit soudain un coup... puis deux...  
je ne vis rien, car je fermais les yeux.

Tel fut mon trouble en ce moment funeste,

qu' en entendant un des témoins, je croi,

qui s' écriait : " il est mort, je l' atteste, "

j' ai cru que c' était moi.

Mais c' était l' autre, le grand. Je vois aussi

Bertrand

p405

étendu sur le gazon, qui m' appelait en souriant,  
et me montrait sa pauvre jambe. " Pinchon,  
qu' il me dit, n' en parle à personne. " personne  
ne l' a su. On a cru que c' était un accident ; et  
voilà, mademoiselle, ce qui fait que mon pauvre  
Bertrand a une jambe de bois.

édouard, qui, pendant ces derniers mots, s' est  
avancé hors du paravent.

Grand dieu !

Suzette, avec un cri d' effroi.

Ah !

(édouard rentre et se cache.)

Madame Pinchon.

Quoi ! Qu' est-ce que c' est ? D' où vient ce bruit ?

Suzette.

Rien, rien, c' est moi ; je n' ai pu retenir un cri  
de surprise et d' admiration. Oh ! Le meilleur des  
hommes ! Tu avais raison, je l' aime maintenant,  
je l' aime d' amour.

Madame Pinchon.

Eh bien ! Tu l' entends ; tu pourras lui dire à  
lui-même.

(Pinchon et sa femme vont au-devant de Bertrand.

Pendant ce temps, édouard ouvre le paravent, qui  
est près de la croisée ; il est pâle, hors de lui,  
et dit à voix basse à Suzette) :

Suzette, aimez-le ; adieu pour toujours.

(il s' élance par la croisée.)

ACTE 2 SCENE 10

les précédents, Bertrand.

Madame Pinchon.

Ah ! Bertrand, le voilà.

Bertrand.

Oui, milzieux ! Tout est prêt, et tout sera presque aussi bien que si Mademoiselle Suzette l' avait commandé. Une table de cinquante couverts sous la grande allée de tilleuls, et cela rien que pour les fiançailles. Voilà déjà tous nos convives qui arrivent ; ainsi, partons.

Pinchon.

Et M édouard ?

Bertrand.

Je ne l' ai pas vu ; mais je ne suis plus inquiet, parce que son père lui-même est tranquille, et m' a dit : " je sais où il est. " c' est quelque affaire qui lui sera survenue ; il reviendra plus tard, je l' espère.

Suzette, à part.

J' espère bien que non.

Madame Pinchon.

Ce cher Bertrand ! Tiens, cousin, je t' en prie, laisse-moi t' embrasser.

Bertrand.

Bien volontiers, morbleu ! Avec la permission du cousin.

Madame Pinchon.

Moi, je le donne sans permission, (avec attendrissement ( parce que tu es un honnête homme.

Pinchon, pleurant de joie.

Un brave et digne garçon.

Bertrand, les regardant avec étonnement.

*Air : ce luth galant.*

qu' avez-vous donc ? D' où vient c' t air attendri ?

Ils pleur' nt tous deux... eh quoi ! Suzette aussi ?

(courant à elle.)

qui peut causer ces pleurs qu' en vain vos yeux retiennent ?

Je n' veux rien d' vos plaisirs, qu' à vous seule ils reviennent.

Mais me v' là marié,

vos chagrins m' appartiennent,

et j' en veux la moitié.

Madame Pinchon.

Des chagrins ! Elle en avait ; elle n' en a plus.

Bertrand.

Est-ce vrai, Mademoiselle Suzette ?

Suzette.

*Air de la robe et les bottes .*

Je n' en ai qu' un, un seul qui m' inquiète.

Bertrand.

Lequel ?

Suzette.



D' où vient que, même entre nous deux  
vous m' appelez toujours mamzell' Suzette ?  
Bertrand.

C' est que j' n' ose pas dire mieux.  
C' est p' t-être aussi dans mon intérêt même ;  
car votre nom, quand je l' prononce, hélas !  
Me rappelle quelqu' un que j' aime,  
le mien quelqu' un qu' vous n' aimez pas.  
Oui, votre nom m' rappell' quelqu' un que j' aime,  
le mien quelqu' un qu' vous n' aimez pas.  
Suzette.

C' est ce qui vous trompe ; je suis votre femme,  
je suis fière d' en porter le nom.

Bertrand.

Qu' entends-je ! Il serait possible !

Suzette.

Silence. Voici m le comte.

## ACTE 2 SCENE 11

Les précédents, M De Bremont, édouard,  
en costume de voyageur.

M De Bremont.

Nous voulions, mon cher Bertrand, assister à  
la fête d' aujourd' hui, mais un ordre supérieur  
nous force de retourner à l' instant même à Paris.

Bertrand.

Comment, il se pourrait ! ... comment, mon  
général, un jour comme celui-ci ! Et mon  
capitaine sur lequel je comptais !

p406

édouard.

C' est impossible, Bertrand ; le devoir  
m' ordonne de partir, de rejoindre mon régiment ; et  
tu sais mieux que personne que quand le devoir  
commande...

Bertrand.

C' est juste ; je ne dis plus rien.

édouard.

Si je ne reste pas à tes fiançailles, je ne  
renonce pas pour cela au présent de nocces que j' ai  
le droit de te faire. Voici, avec la permission de  
mon père, une donation de la ferme que tiennent  
Pinchon et sa femme. Désormais elle t' appartient,  
elle est à toi.

Pinchon, à sa femme.

Le cousin serait notre propriétaire !

Bertrand.

Y pensez-vous, mon capitaine ? à nous, 4000 livres de rente ? Ah ça, milzieux ! Avez-vous perdu la tête ?

édouard, bas et lui serrant la main.

Et toi, as-tu perdu la mémoire ? Souviens-toi de Strasbourg, accepte, et tais-toi.

M De Bremont.

Viens, viens, mon ami ; viens, mon fils ; je suis content de toi. Dans quelques années, je vous le ramène colonel.

Madame Pinchon.

Et marié ; ce qui vaut encore mieux.

Finale

air : *ah ! Quel plaisir d' être soldat* (de la dame blanche).

Madame Pinchon.

Ah ! Quel plaisir d' être marié !

à votre hymen, je pense,

tout l' village sera prié ;

que d' époux de ma connaissance

avec nous diront de moitié :

ah ! Quel plaisir ! Le v' là marié !

Pinchon, Bertrand, Suzette.

Ah ! Quel plaisir d' être marié !

édouard.

(à Suzette.)

adieu, Bertrand ; adieu, madame.

Bertrand, à Suzette.

Mes voeux sont-ils réalisés ?

Puis-je enfin vous nommer ma femme ?

Ou mes sens sont-ils abusés ?

Eh quoi ! Vous vous taisez !

(Suzette lui remet la clef.)

ah ! Ah ! Quel bonheur d' être marié !

(pendant ce temps, M De Bremont entraîne édouard

vers la porte. Madame Pinchon l' arrête pour lui faire

ses adieux ; édouard prend la main de Pinchon

et salue affectueusement Madame Pinchon.)

ensemble.

Pinchon et sa Femme, Suzette et Bertrand.

Ah ! Quel bonheur d' être marié !

édouard.

Partons, que tout soit oublié.

M De Bremont.

Il te reste mon amitié.

(Bertrand est aux pieds de Suzette, qui vient

de lui remettre la clef ; M De Bremont et

édouard s' éloignent ; Pinchon et sa femme

regardent avec attendrissement Bertrand et

Suzette. La toile tombe.)

# Livros Grátis

( <http://www.livrosgratis.com.br> )

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)  
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)  
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)  
[Baixar livros de Matemática](#)  
[Baixar livros de Medicina](#)  
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)  
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)  
[Baixar livros de Meteorologia](#)  
[Baixar Monografias e TCC](#)  
[Baixar livros Multidisciplinar](#)  
[Baixar livros de Música](#)  
[Baixar livros de Psicologia](#)  
[Baixar livros de Química](#)  
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)  
[Baixar livros de Serviço Social](#)  
[Baixar livros de Sociologia](#)  
[Baixar livros de Teologia](#)  
[Baixar livros de Trabalho](#)  
[Baixar livros de Turismo](#)